

Les Oblats de Marie Immaculée sont arrivés en Corse au temps de leur fondateur, saint Eugène de Mazenod, pour prendre en charge le séminaire d'Ajaccio et le couvent Saint-François de Vico, actuellement une des plus anciennes maisons de la congrégation. C'est encore aujourd'hui le vénérable Dominique Albini, un des premiers compagnons du fondateur, décédé à Vico en 1839, qui en est le représentant le plus connu.

Le plus connu ? Pas sûr ! La renommée de l'apôtre de la Corse est en effet aujourd'hui mise en concurrence - on ne peut plus fraternelle - avec un autre Oblat, Louis Doazan. Il est en effet peu banal d'avoir une galerie de musée à son nom. Mieux, c'est l'ensemble du musée d'anthropologie de Corte qui a été bâti autour de son œuvre. C'est dire ! Mais revenons au départ.

1951 : Louis Doazan vient de terminer ses études au scolasticat de Notre-Dame de Lumières. Originaire du Gers, il est membre de la Province du midi et reçoit sa première obédience pour la Corse. Au petit séminaire d'Ajaccio, il assurera l'enseignement des sciences naturelles. "*J'étais tout heureux de venir. Nous étions au château Bacciochi, une petite école, libre d'impératifs académiques autres que la réussite aux examens*". Passionné de pédagogie et plutôt en avance sur son temps quant aux méthodes, le jeune enseignant établit de bons contacts avec ses élèves. Il leur fait découvrir leur île à travers les écrits des auteurs de l'Antiquité grecque et latine. Il leur rend visite chez eux dans les villages. Convaincu de l'importance de l'enracinement culturel pour tout processus de maturation, et à une époque où les mentalités sont encore peu au fait de la beauté du patrimoine culturel corse, il souhaite leur faire découvrir leur île. "*Ces gamins, dira-t-il plus tard, il fallait leur faire découvrir leur propre richesse et celle de leurs parents*". Mais la documentation manque. Le Centre Régional de Documentation Pédagogique n'a pas encore été créé. Louis, "*curieux impénitent*", comme il aimera à se qualifier, doit se former par lui-même. Il étudie sur place la minéralogie et la géologie. Avec ses élèves, il commence par réunir des spécimens relatifs à la faune et à la flore, mène des collectes pour créer des ensembles d'entomologie, de mollusques, de mammifères, d'oiseaux, de minéraux.

Progressivement, son intérêt glisse vers l'activité humaine. Il s'efforce d'enseigner à ses élèves les caractéristiques de la vie rurale, agricole et pastorale : la conduite des bêtes, la production des fromages, le labour, la moisson, le dépiquage, le moulin, la farine, les ruches, le miel, les abeilles. "*Très vite, dira-t-il, j'ai découvert les vestiges d'une vie agricole et pastorale que je ne connaissais pas*". Son intérêt glisse donc vers les objets fabriqués par l'homme, les outils, les vêtements... "*Je me suis demandé et j'ai demandé : d'où cela vient-il ? A qui cela a-t-il servi et à quoi ? J'ai cherché les réponses. C'est des élèves que j'ai reçu cette passion ou les éléments qui m'ont permis de me passionner*".

Il faut dire qu'avec un tel professeur, les élèves se prennent rapidement au jeu et rapportent des objets et des outils trouvés dans les caves, les granges et les greniers. Louis note leur provenance, leur utilité, leurs caractéristiques. Progressivement, le foyer du petit séminaire se remplit et se transforme en petit musée. Lors de la fête annuelle du petit séminaire, les élèves sont fiers de le faire visiter à leurs parents intéressés qui, à leur tour, se mettent à apporter des objets.

Bientôt, Louis doit s'absenter de l'île. Il va séjourner durant deux ans sur le continent. A son retour, le petit musée a périclité et on lui demande de le reconstituer. Cet événement marque une première étape dans son itinéraire, la prise de conscience que ce qu'il a entrepris à petite échelle, comme jeu pédagogique avec ses élèves, le dépasse déjà ! Il y a beaucoup plus grand que le petit séminaire dans cette collection. Louis accepte donc mais à une condition : le capital ethnographique ne devra pas être dispersé s'il vient à quitter à nouveau le séminaire, ce qui arrive en 1966. La collection est déjà

1 Article paru dans *Oblatio, revue de vie oblate*, IV-2015/2

assez importante et Louis l'emporte avec lui. Il l'entrepose au couvent de Vico. Son projet commence à se préciser : il souhaite mettre cette collection à disposition de la Corse. Il commence donc des petites expositions : dans les jardins de l'évêché, ou encore lors du bicentenaire de la naissance de Napoléon Bonaparte en 1969. Elles donnent lieu à des articles enthousiastes ! En 1970, lorsqu'il est nommé curé de La Porta d'Ampugnani, Louis installe sa collection de plus de 500 objets répertoriés dans deux pièces du presbytère. Ce petit musée local est très visité.

Dans le même temps, Louis poursuit sa quête d'objets. Au fur et à mesure de ses péripéties, la collection s'agrandit. En 1972, il en détient un millier et les déménagements deviennent de plus en plus compliqués ! Se pose donc la question de la destination définitive de la collection. Des contacts pris avec la ville de Corte n'aboutissent pas. C'est alors que Louis rencontre le sous-directeur des musées de France à Paris. Ceux-ci souhaitent faire une opération de muséographie en Corse mais il leur manque un point de départ. Le directeur national du musée d'arts et traditions populaires et un inspecteur des musées de France viennent visiter le musée de Louis et jugent que ce qui a été accumulé représente un intérêt pour la Corse. Ils lui proposent donc de faire une donation à l'État comme bien national.

Louis y met trois conditions : aucun des objets ne devra quitter la Corse ; ils ne devront pas dormir dans des caisses mais être mis à la disposition du public ; le musée d'arts et traditions populaires aidera à la mise en valeur de ces objets. Le ministre de la Culture donne son accord. Lorsque Louis quitte La Porta, la collection devenue propriété d'État est déposée à la Maison Bonaparte à Ajaccio.

Elle est alors déjà très vaste : elle couvre l'outillage agricole, l'équipement domestique, l'artisanat du XIX^e siècle et du début du XX^e. Un accent est mis sur les techniques et les productions des petits ateliers familiaux : outillage d'un atelier de tourneur sur bois, fabricant de sièges et de chandeliers, atelier de cordonnerie, petit matériel de forgeron-armurier, travail des textiles (métier à tisser complet), tissage aux techniques et matières premières variées : laine de brebis, poil de chèvre, lin, chanvre, point sergé, point de toile, point de chevron. Louis s'est également intéressé aux confréries de pénitents dont il recueille quatre bannières et des éléments de costume.

Commence alors pour lui une nouvelle étape. En 1973, attaché au Centre National de la Recherche Scientifique (le C.N.R.S), il est embauché par le musée des Arts et traditions populaires en tant que prêtre-ouvrier... *"Ou plutôt en tant que prêtre-berger"* comme il le dira alors. Durant cinq années, devenant ethnographe, il organise une grande enquête-collecte sur le pastoralisme, accompagne les bergers dans leur transhumance, dort à la belle étoile, dessine des croquis techniques, rédige des récits de rencontres avec ceux qui sont les derniers acteurs ou témoins de la société rurale d'alors. L'ensemble couvre 64 cahiers ethnographiques, accompagnés de plus de 6.000 clichés. Un équipe du musée des Arts et Traditions Populaires l'épaule pour ses travaux d'inventaire, de fichage, de catalogage et pour l'étude des objets déposés.

En 1978, à sa demande, Louis est déchargé de ce travail et revient à la pastorale comme curé d'Ota et des paroisses voisines, jusqu'en 1990. Il reste cependant proche de la collection, continue de l'animer, aide et oriente les nouveaux acteurs des campagnes de collectes. Les Corses sont maintenant très intéressés par son travail, conscients de l'incalculable travail de mémoire qu'il a effectué. L'ensemble des objets collectés constitue un petit musée que des bénévoles font visiter. Mais les locaux sont exigus et en 1984, les élus de l'Assemblée de Corse décident à l'unanimité d'implanter un musée ethnographique régional à Corte. Inauguré par le ministre de la culture en 1997, il est alors le premier musée régional de France : 1.700 m² de surface réparties sur trois galeries. La première d'entre elles, la « galerie Doazan », présente son travail ethnographique et ses collections. Elle est organisée comme lieu d'initiation à l'anthropologie et à l'histoire des sciences humaines en Corse, tandis que les 64 cahiers rejoignent le fonds du musée dans la vocation de ce dernier à collaborer à la recherche universitaire. On peut aujourd'hui en partie les consulter sur les bornes interactives du musée.

A partir des années 90, passionné d'archéologie et d'histoire, Louis poursuit ses recherches, régulièrement publiées. L'ensemble de ses travaux est impressionnant. Citons à titre d'exemple : une étude sur l'habitat néolithique ; une collection numismatique romaine ; l'étude d'une sépulture du V^e siècle ; une campagne de fouille d'un fortin particulièrement instructif sur l'alimentation au XV^e siècle ; la publication de 60 cartes de la Corse, de 1447 à 1769 ; l'édition du journal officiel d'un des acteurs majeurs de l'histoire corse au XVIII^e siècle, Pascal Paoli ; une étude sur les confréries (Louis contribue à la restauration de celle de Piana) ; l'histoire des couvents corses dont celui de Vico. En ethnologie, le bilan n'est pas moindre : étude sur les moulins à farine et sur leurs roues horizontales ; sur les presses à arbre équipant les moulins à huile ; sur les four à chaux ; sur les 16 forges à bas-foyer de Corse ; sur les armes blanches en Corse (poignards, stylets, couteaux pointus) et sur l'artisanat d'art qu'elles ont suscité dès la fin du 19^e siècle.

La reconnaissance des travaux de Louis Doazan est aujourd'hui unanime. "*Le musée de la Corse est une collection, et ce qui a motivé la création d'un tel outil, c'est la collection du père Doazan, elle en est le point de départ*" déclarait ainsi Jean-Marc Olivesi, le cofondateur et premier conservateur du musée. Ce travail a valu au P. Doazan l'Ordre national du mérite, l'Ordre des Arts et des Lettres et l'octroi des Palmes Académiques. Ce n'est cependant pas cela le plus important pour lui, mais le fait d'avoir, comme missionnaire Oblat, contribué au patrimoine culturel du peuple vers lequel il avait été envoyé en 1951.

"*L'objet n'a pour moi d'intérêt que s'il débouche sur l'homme*" aime-t-il à dire. Et de considérer comme une grâce d'être resté toute sa vie apostolique au service du même pays. Ces longues années dans l'île lui ont permis de découvrir et de mieux connaître sa population, son histoire, ses mœurs, ses traditions, en un mot, de s'enculturer et de vivre, dans sa fonction ministérielle, un accompagnement pastoral et missionnaire qui mériterait également qu'on s'y attarde mais dont le contenu dépasse le cadre de cet article.

L'itinéraire du missionnaire Oblat de Marie Immaculée aujourd'hui retiré au couvent de Vico qu'est Louis Doazan interpelle la missiologie. A titre de conclusion, je me permettrai d'en dégager 4 aspects :

Formé dans l'immédiate après-guerre sur fond philosophique et théologique classique, Louis Doazan fait partie de cette étonnante génération missionnaire qui s'est plongée avec passion et compétence dans l'univers des sciences humaines : économie ou sciences politiques pour les uns, sociologie, linguistique ou ethnologie pour les autres, le choix de la discipline dépendant pour une bonne part du pays dans lequel chacun était envoyé. A ce titre, Louis représente une intéressante situation frontière, un cas à part. Tandis que plusieurs de ses confrères, missionnaires en France, se convertissaient aux joies et aux subtilités de la sociologie² ou des sciences économiques et politiques³, et tandis que d'autres, envoyés dans le Grand-Nord canadien, au Laos, au Tchad ou au Nord-Cameroun, découvraient avec passion Levi-Strauss et la subtile distinction entre ethnographie, ethnologie et anthropologie, Louis, envoyé en Corse, était *de facto* situé aux frontières entre les deux, ce que traduit avec justesse - et humour - la remarque où il se qualifie de "*prêtre-ouvrier ou plutôt prêtre-berger*" ! Ethnologue, il le fut : la Corse s'ouvrait à une modernité importée dans les bagages des armées de libération et il fit partie des pionniers qui comprirent qu'un monde en train de disparaître méritait d'être mémorisé. Pour autant, c'est bel et bien comme missionnaire passionné d'humanité qu'il le fit. C'est toute une jeunesse qu'il s'agissait de rejoindre et d'accompagner dans ce difficile passage de la tradition à la modernité. C'est comme professeur féru de pédagogie qu'il démarra sa collection, et cette démarche missionnaire peut s'enorgueillir d'être la digne héritière du célèbre *a Faites-en d'abord des hommes, puis des chrétiens, et enfin des saints* » de saint Eugène ! A ce titre,

2 Claude Kervella, Roger Daille, André Nison, pour ne citer qu'eux...

3 D'abord dans le cadre du Centre Pastoral des Missions de l'Intérieur (C.P.M.i), puis de l'engagement dans le monde ouvrier (Prêtres et Frères Ouvriers, aumôniers des mouvements d'Action Catholique).

Louis Doazan rejoint les Louis Menez dans le Grand Nord Canadien, les René Jaouen⁴ ou Jean Boisseau⁵ dans la montagne du Nord-Cameroun, les Yves Bertrais au Laos, qui se firent ethnologues⁶ par souci missionnaire d'humanité : aider une jeunesse en menace de dérive à prendre pied avec ses racines pour mieux affronter les défis à venir. En 1997 dans le couvent de Vico, celui-là même où Louis Doazan vit aujourd'hui retiré, quelques jeunes Corses démarraient ce qui allait devenir la confrérie du Père Albin : toujours cette même volonté de poser un pied dans le passé pour mieux honorer les défis d'un présent dès lors porteur de promesses. Oui, il y a là une missiologie oblate qui mériterait d'être approfondie.

Le second aspect de la démarche missionnaire de Louis - et de cette génération - qui retient l'attention, c'est son professionnalisme. Ces hommes-là n'ont pas joué avec les sciences humaines, ils les ont prises à bras-le-corps. Bon nombre d'entre eux s'y sont entièrement plongés jusqu'à être unanimement reconnus par les professionnels de la discipline. Je ne suis pourtant pas certain qu'à l'époque, sur le terrain, une telle démarche faisait l'unanimité dans les rangs missionnaires ! Qu'allaient donc faire ces hurluberlus dans les méandres de l'ethnologie plutôt que de se consacrer entièrement à leur tâche pastorale ? Eh bien, non ! nous dit cette étonnante génération, leur patiente et exigeante démarche scientifique n'était ni un délire ni du temps perdu, mais la première étape d'une dynamique missionnaire, dans le respect et le déploiement du mystère de l'incarnation, ce qu'on appellerait un jour *l'inculturation*. A l'heure où les milieux ecclésiaux semblent à nouveau mettre les sciences humaines de côté, il n'est pas inutile de le rappeler !

Corollaire de ce qui précède, l'expérience de Louis Doazan rappelle à la missiologie la nécessité de durer. Il est long, le chemin qui mène à l'autre ! Il en faut, du temps, pour explorer et laisser se déployer la complexité et la profondeur de tout ce que cette rencontre met en jeu ! A ce sujet, il est intéressant de baliser l'évolution de l'itinéraire ethnologique du missionnaire Doazan : au petit séminaire d'Ajaccio, il commence par des cailloux, des plantes et des insectes. Progressivement, l'enthousiasme des jeunes - puis de leurs parents - l'amène à s'intéresser aux objets et aux humains qui les ont fabriqués et utilisés. Il lui faut alors son départ momentané de Corse et la mise à mal de cette première collection pour que grandisse en lui la conscience de ce qui se joue : la valorisation d'un patrimoine culturel, non plus simplement au niveau d'une classe ou d'un établissement scolaire, mais de tout un peuple... Peut-être même davantage car sinon, pourquoi s'adresser à un musée *national* ? Bref, le fait de durer a permis au missionnaire Doazan d'atteindre au niveau « anthropologique », entendu au sens que Cl. Levi-Strauss donnait à ce terme : un niveau de réflexion qui touche à l'être humain en sa racine comme être de culture, et qui, dès lors, atteint l'universel ! Situait ma réflexion dans une perspective missiologique, je dirais volontiers que l'œuvre rassemblée par Louis constitue un "lieu anthropologique" ⁷ !

Cette remarque ouvre sur la quatrième caractéristique de la dynamique missionnaire de Louis Doazan : la contemplation. Il y a du mystique dans cette œuvre-là ! Il faudrait le temps d'évoquer les 6.000 clichés pris dans le cadre de l'enquête avec le C.N.R.S. On décrirait leur sérieux, leur

4 R. Jaouen, *L'eucharistie du mil. Langages d'un peuple, expressions de foi*, Paris, Karthala, 1995.

5 J. Boisseau et Monique Soula, *La femme dans sa communauté territoriale, clef du cosmos mafa (Cameroun septentrional). Approche, rencontres, échanges*, 3 tomes, Paris, École Pratique des Hautes Etudes : VI^e section (Sorbonne), 1974 / J. Boisseau, *N'kudi Maray, fête du taureau ou la célébration de la convivialité mafa. Cameroun septentrional*, 1975.

6 L'auteur de cet article ne prétend pas à l'exhaustivité ! Disons que c'est le moyen qu'il a trouvé pour rendre hommage à quelques-unes des belles figures qui constituèrent le monde Oblat dans les années 50. Pour être juste, il faudrait compléter la liste...

7 Néologisme que je calque sur la notion de « lieu théologique ». De même qu'en théologie, les *lieux théologiques* sont les instances par lesquels nous grandissons dans la connaissance de Dieu (La Bible, la Tradition, le Magistère, la vie de l'Église, la vie du monde...), les *lieux anthropologiques* peuvent être considérés, selon une approche missiologique, comme les instances par lesquels nous grandissons dans la connaissance de l'être humain... à commencer par nous-mêmes !

précision, disons leur qualité professionnelle. Comment expliquer alors qu'il ouvrent également à la contemplation ? Les déclarer œuvres d'art ? Oui ! bien sûr, sinon seraient-ils dans un *musée* ? Mais pas seulement ! Plus profondément, il me semble qu'ils sont l'œuvre d'un missionnaire oblat à qui la Constitution 11 du "Livre des Constitutions et Règles" conseille de rechercher le Royaume *"avant toute chose"*⁸ ! C'est bel et bien du côté du regard que Louis Doazan a fait l'unité entre son travail professionnel et sa vocation missionnaire, dans la façon même qu'il avait de regarder les personnes et leur production, disons leur culture ; un regard emprunt... de chasteté : *"Je ne prenais jamais l'objet que nie donnait un berger, sans lui donner quelque chose en retour, par exemple une bêche pour couvrir ses foins lorsqu'il nie donnait sa vieille cape"* ; un regard... en dialogue. Pour évoquer cette éthique missionnaire, un autre missionnaire oblat féru d'anthropologie, René Jaouen, aimait à citer l'intervention que fit le cardinal Lercaro, alors archevêque de Milan, au Concile Vatican II. Ce dernier réclamait pour l'Église missionnaire dans son rapport au monde, *"chasteté et humilité"*⁹. Nul doute que l'œuvre réalisée par Louis Doazan témoigne de cette éthique-là, de cette mystique-là, de cette missiologie-là.

Ils étaient audacieux, les Pères du concile d'Orange, qui écrivirent en 529 : *"Dieu nous aime tel que sa grâce nous fera"*¹⁰. Aborder l'autre, le découvrir, le connaître, le mettre en valeur, bref ! l'aimer, tel que déjà transfiguré dans le Ressuscité... Belle perspective missionnaire, s'il en est ! Au sortir du musée de Corte, je me suis surpris à me demander si Louis Doazan n'avait pas participé à ce Concile...

Bertrand Evelin, omi

8 « *"Notre mission est de proclamer le Royaume de Dieu et de le rechercher avant toute chose"*. Ce qu'il y a de remarquable dans cette phrase, c'est qu'on affirme que « la recherche du Royaume avant toute chose » fait partie de notre mission tout autant que la proclamation de ce même Royaume. Nous sommes Oblats pas seulement pour aller prêcher, pour nous dévouer au service de l'Église et des pauvres, mais aussi pour rechercher nous-mêmes le Royaume de Dieu et en vivre les valeurs » (F. Jetté, *O.M.I. Homme apostolique. Commentaires des Constitutions et Règles oblates de 1982*, Maison Générale, Rome, 1992, p.122-123).

9 *La Documentation Catholique* n° 1438 du 20/12/64 col. 1663.

10 Cf. Michel de Certeau, « La conversion du missionnaire », *Christus* n°40 tome 10, Octobre 1963, p.524. Un texte à lire absolument... !